

**Elseneur**

36 | 2021

Écrit sur l'écorce, la pierre, la neige...

---

## Tombeau du poète (Jaccottet et Segalen)

Martine Créac'h

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/elseneur/328>

### Éditeur

Presses universitaires de Caen

### Édition imprimée

Date de publication : 16 décembre 2021

Pagination : 33-42

ISBN : 978-2-38185-166-2

ISSN : 0758-3478

### Référence électronique

Martine Créac'h, « Tombeau du poète (Jaccottet et Segalen) », *Elseneur* [En ligne], 36 | 2021, mis en ligne le 05 janvier 2023, consulté le 26 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/elseneur/328>

---



Creative Commons - Attribution 4.0 International - CC BY 4.0  
<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

# Tombeau du poète (Jaccottet et Segalen)

---

---

[A]ppelant de mes vœux une œuvre conçue hors du *self*, une œuvre qui nous permette d'échapper à la perspective limitée du moi individuel, non seulement pour accéder à d'autres moi semblables au nôtre, mais pour donner la parole à ce qui ne parle pas, l'oiseau posé sur la gouttière, l'arbre au printemps et l'arbre en automne, la pierre, le béton, le plastique...

N'est-ce pas ce vers quoi tendait Ovide en racontant la continuité des formes, n'est-ce pas ce vers quoi tendait Lucrèce en s'identifiant à la nature que toutes choses ont en commun?<sup>1</sup>

---

1. Italo Calvino, *Leçons américaines. Aide-mémoire pour le prochain millénaire*, Yves Hersant (trad.), Gallimard (Du monde entier), 1989, p. 194, cité par Jean-Claude Mathieu, *Écrire, inscrire. Images d'inscriptions, mirages d'écriture*, Paris, J. Corti (Les Essais), 2010, p. 355.

APPRENANT LA MORT DE PHILIPPE JACCOTTET, j'ai songé à ces vers des  
« Fragments soulevés par le vent » du *Cahier de verdure* :

Ordre aux bergers absents :

qu'ils retiennent les biches qui s'échappent,  
mal conseillées par les nuages,  
qu'ils dénouent une à une les tresses des ruisseaux,  
qu'ils épargnent les herbes rares de la combe  
et qu'ils fassent tinter l'ivoire des pierres  
dans la montagne où chaque arbre se tord en lyre.

\*

(Tombeau du poète)

Détrompez-vous  
ce n'est pas moi qui ai tracé toutes ces lignes  
mais, tel jour, une aigrette ou une pluie,  
tel autre un tremble,  
pour peu qu'une ombre aimée les éclairât.

Le pire, ici, c'est qu'il n'y a personne,  
près ou loin<sup>2</sup>.

J'avais jadis rapproché<sup>3</sup> ces vers de l'inscription sur le tombeau des *Bergers d'Arcadie* et proposé l'hypothèse que, dans ce poème adressé aux survivants, le « *et ego* » de l'épithaphe s'inversait en une enfantine dénégation (« ce n'est pas moi »), par laquelle le sujet s'effaçait devant l'action des éléments naturels, l'écriture d'une « aigrette », d'une « pluie » ou d'un « tremble ». Tout en confirmant « son admiration pour Poussin », Jaccottet m'avait adressé une lettre, datée du 21 octobre 2004, dans laquelle il proposait une autre lecture : « ce serait plutôt un petit poème d'amour [...] confidentiel et à demi-rêvé ». Cette lecture du poème en *reverdies* m'avait convaincue, sans effacer la première. Je savais que, dans l'œuvre de Jaccottet, la rêverie sur l'amour s'invite souvent au détour d'une méditation sur la mort, inversant la leçon du tableau de Poussin : même à proximité du tombeau, moi l'amour j'existe<sup>4</sup>. Ainsi, une note de 1991 mentionne, à propos des tombes étrusques

2. Philippe Jaccottet, *Cahier de verdure* [1990], in *Œuvres*, José-Flore Tappy (éd.), avec Hervé Ferrage, Doris Jakubec et Jean-Marc Sourdillon, Fabio Pusterla (préf.), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 2014, p. 768.

3. Martine Créac'h, *Poussin pour mémoire. Bonnefoy, du Bouchet, Char, Jaccottet, Simon*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes (Essais et savoirs), 2004, p. 41-43.

4. Pour Yves Bonnefoy, la formule « *Et in Arcadia ego* », apparue pour la première fois sur un tableau du Guerchin, était elle-même une façon de détourner les complaisantes inscriptions gravées par les amants Angélique et Médor dans l'*Orlando furioso* de l'Arioste au profit

du musée du Louvre, que, « souvent, la femme tient à la main un éventail. Mort et légèreté, frivolité, grâce – mort »<sup>5</sup>.

Choissant dans cette étude d'« écouter les morts avec les yeux », pour reprendre la belle expression de Roger Chartier dont l'approche s'inspire de celle de Donald F. McKenzie qui montre que « le sens d'un texte quel qu'il soit, canonique ou sans qualités, dépend des formes qui le donnent à lire, des dispositifs propres à la matérialité de l'écrit »<sup>6</sup>, je constate que ma relation à ce poème s'est transmise par ses supports, du papier bible de la récente édition de la *Pléiade* au papier plus épais de l'édition originale. Par ce geste, je retrouve celui de Jaccottet qui, dans un texte de 1990 à propos de *Requiem*, se souvient des livres qui le fascinaient au moment où il écrivit ce texte de jeunesse, constatant que son souvenir était étroitement associé à la dimension matérielle de ces ouvrages. Il l'indique dans une parenthèse, à propos d'un passage de *Feuillets* de Gustave Roud :

(Un texte que j'aime toujours retrouver dans sa première édition, de 1929, quand Mermod utilisait encore de ces papiers de texture légèrement grenue qui gardaient au support une rudesse presque de toile à sac, de sorte que les mots imprimés, dans un caractère lui-même moins banalement abstrait que ceux d'aujourd'hui, avaient l'air davantage inscrits, je dirais presque : « dans la nature », étaient moins éloignés qu'aujourd'hui des inscriptions sur de la pierre ou, plus éphémères, dans le sable. Aussi bien est-ce de tout cela, terre, sable, pierre, qu'on ne cesse de s'éloigner davantage, à travers une abstraction de plus en plus grande, de plus en plus impalpable et froide<sup>7</sup>.)

Contre l'abstraction regrettée du livre, le titre *Cahier de verdure*, contemporain de ce texte de 1990 sur les inscriptions « dans la nature », évoque à la fois le cadre du *cahier d'écriture*, la liberté prise par rapport à celui-ci grâce aux écritures buissonnières et la première strophe d'un poème gravé dans nos mémoires qui oppose « l'écriture *fixée* sur le cahier, *gravée* dans le bois du pupitre et des arbres » à « l'écriture *tracée* sur la neige ou le sable et effaçable au premier souffle du vent »<sup>8</sup>.

---

d'une inscription « spécifiquement catholique » en cette période où la peinture est chargée par l'église d'une dimension polémique : « Effacez, demandent ces quelques ecclésiastiques à la peinture, en l'occurrence représentée par Guerchin, effacez ces inscriptions indécentes du nom des amants sur les arbres » (Yves Bonnefoy, « Les bergers d'Arcadie », in *Dessin, couleur et lumière*, Paris, Mercure de France, 1995, p. 126).

5. Philippe Jaccottet, « [novembre 1991] », in *La Semaison. Carnets 1980-1994* [1996], in *Œuvres*, p. 955.
6. Roger Chartier, *Écouter les morts avec les yeux*, Paris, Collège de France – Fayard (Leçons inaugurales du Collège de France), 2008, p. 17.
7. Philippe Jaccottet, « Remarques » [1990], in *Requiem*, in *Œuvres*, p. 1292.
8. Jean-Michel Adam, « Relire *Liberté* d'Éluard », *Littérature*, n° 14, mai 1974, p. 100.

Ce sont également les parenthèses employées par Jaccottet à deux reprises dans sa lettre manuscrite – marques légères d'une méthode qui procède par corrections et retouches, comme les traits qui auréolent les visages sur les dessins de Giacometti – qui me font *voir* l'étrangeté de celles qui encadrent par ailleurs l'expression « (Tombeau du poète) » curieusement placée au milieu du poème. Elles le privent à la fois de l'autorité d'un titre et de celle d'une épitaphe. Ce « Tombeau », support aussi instable que les traces éphémères d'écriture qu'il accueille, semble s'opposer radicalement à la stabilité que la stèle (du grec « *stao* », être debout, stable) accorde à l'écriture qu'elle porte, comme le souligne Francis Ponge lorsqu'il fait l'éloge de l'œuvre de Victor Segalen :

*Stèles* est très remarquable. J'ai toujours considéré que les seuls écrits valables étaient ceux qui pouvaient être inscrits dans la pierre. Dans *la Seine*, j'ai essayé d'expliquer que je voyais l'écrit comme une solidification de la pensée fugitive et gazeuse, et que le livre se dressait pour moi comme un roc, une stèle, un monument<sup>9</sup>.

Cette opposition est-elle pourtant si assurée ? La nouvelle publication des œuvres de Victor Segalen dans l'édition de la Pléiade nous permet de prendre la mesure de ce qu'Anne Gourio avait appelé la « déstabilisation très concertée des attentes »<sup>10</sup> que suscite l'écriture stélaire dans l'œuvre de Segalen : « Archéologie de l'absence, la stèle s'élabore sur une absence de fondement, elle qui n'offre que l'hallucination d'une forme stable, et se sait partie prenante dans le grand jeu du monde »<sup>11</sup>. Par ailleurs, la nostalgie de la dimension concrète de l'inscription chez Philippe Jaccottet, souvenir de l'écriture sur la pierre, associée au souvenir de la dimension « monumentale » du livre soulignée à double reprise dans le même texte de 1990 à propos d'une édition de Jouve (« Le papier, sauf erreur, n'en était pas blanc, mais ivoire, les pages hautes, la couverture monumentale »<sup>12</sup>) nous invitent à ne pas sous-estimer l'importance du « monument » dans son œuvre, fût-il « naturel ». Cette étude tentera de rapprocher ces deux poètes, souvent éloignés, autour d'un certain rapport à l'inscription.

9. Francis Ponge, « Segalen ou l'assiduité à soi-même », *Europe*, n° 696, avril 1987, *Victor Segalen*, p. 127.

10. Anne Gourio, « Pensée(s) de la pierre », in *Ce que le poème dit du poème*, Anne-Élisabeth Halpern et Christian Doumet (dir.), Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes (L'Imaginaire du texte), p. 108.

11. *Ibid.*

12. Philippe Jaccottet, « Remarques » [1990], in *Requiem*, in *Œuvres*, p. 1290 et 1291.

## L'instabilité des *Stèles* (Segalen)

Même s'il partage le désir d'Orient de Victor Segalen<sup>13</sup>, nulle affinité préalable n'oriente Philippe Jaccottet vers l'œuvre de ce poète avec laquelle, dans une note d'octobre 1955, il souhaite marquer sa distance :

*Princes*. Je vois aujourd'hui dans la poésie quelques princes : Saint-John Perse, prince d'Orient à plus d'un égard, [...] ce Segalen aussi que l'on tire de l'oubli avec quelque apparence de raison, Char à sa manière, aigle ravisseur. Ils sont nobles, fiers, lointains ; pleins de respect pour leur propre parole, qui s'élève à l'instar des monuments (stèles de Segalen, frises de Perse, inscriptions de Char au fronton des temples)<sup>14</sup>.

Chez les poètes qu'il réunit ici, Jaccottet relève une commune tentation aristocratique et celle-ci semble déduite précisément de leur goût pour le monument, puisqu'il distingue ces écritures lapidaires par le support caractéristique de chacune. La préface par laquelle Segalen introduit *Stèles* justifie doublement la lecture de Jaccottet, d'abord parce qu'elle prête aux stèles chinoises qui inspirèrent le poète cette même dimension aristocratique : « Ainsi, accessibles à tous, elles réservent le meilleur à quelques-uns »<sup>15</sup>. Jaccottet en retient la leçon lorsqu'il note que l'écriture de Segalen, elle-même trop inspirée sans doute par cette « pensée de la pierre », est celle d'« un calligraphe un peu figé, hautain, solennel – trop “artiste” »<sup>16</sup>.

À l'immobilité de l'écriture des *Stèles*, Jaccottet préfère la fluidité de celle des *Peintures* de 1916, leur univers « mouvant et profond comme de la soie, riche, varié, chargé d'ombre et d'éclat », comme il l'indique dans l'article qu'il consacre à son auteur en 1955<sup>17</sup>. Cette instabilité pourtant n'est pas absente des *Stèles* de 1913 : elle en est même le cœur vibrant. À l'immobilité et à la lourdeur des « bâtis occidentaux », « Ordre de marche » oppose une chorégraphie de mouvements : « Porche oscillant des nues », « saut » du « pont en échine de bête arquée », « mouvement balancé, riche d'équilibre » de la marche de la tour de la Cloche et de la

13. Sur ce point, voir Aline Bergé, « Le pavillon d'Extrême-Orient : monde de rosée, asile d'un instant », in *Philippe Jaccottet, trajectoires et constellations. Lieux, livres, paysages*, Lausanne, Payot – J. Scherer (Études et documents littéraires), 2004, p. 345-385.

14. Philippe Jaccottet, *Observations, 1951-1956* [1998], in *Œuvres*, p. 70.

15. Victor Segalen, *Stèles*, in *Œuvres I*, Christian Doumet (éd.), avec Adrien Cavallaro, Jean-François Louette, Andrea Schellino et Maud Schmitt, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 2020, p. 707.

16. Philippe Jaccottet, « [novembre 1995] », in *La Semaïson. Carnets 1995-1998* [2001], in *Œuvres*, p. 1012.

17. Philippe Jaccottet, « Segalen, poète voyageur » [1955], in *Écrits pour papier journal. Chroniques (1951-1970)*, Jean-Pierre Vidal (éd.), Gallimard (Les Cahiers de la NRF), 1994, p. 87.

tour du Tambour<sup>18</sup>. Ce dynamisme est commenté dans *Briques et tuiles* qui décompose l'architecture du monument chinois pour lui imposer le rythme d'un *Départ* rimbaldien :

Ici, le monument est indurable et léger... Précaire, colorié, clinquant, fugitif et peu solide... Mais il tient en revanche une autre qualité : elle lui vient de tout ce qu'on a dit et aussi de ses origines : le monument chinois est mobile, et ses hordes de pavillons, ses cavaleries de toits fougueux, ses poteaux, ses roues de nuages et ses flammes... ses décors, son bâti, sa structure sont prêts toujours, éternellement prêts au départ... sont nomades... Rendons-lui donc son en-allée, sa fuite, son exode, et sa procession éternelle<sup>19</sup>.

Mobile, la stèle est également soumise à l'action du temps, précaire. Contre l'éternité du monument de la « pierre insolente » et du « bronze orgueilleux », c'est à l'éloge de la ruine qu'est consacré le poème « Aux dix mille années »<sup>20</sup>. À la « pierre morte », à la « peau de pierre, insensible » offerte à un « lecteur littéraire », un « calligraphe », la « Stèle provisoire » oppose une approche amoureuse qui « mesure ces mots avec des lèvres tissées de chair »<sup>21</sup>. Loin de la dureté du « roc », elle est le cœur tendre de cette « globuleuse Chine » dont, dès 1909, Segalen se réjouissait de pouvoir « goulûment presser le jus »<sup>22</sup>. Cette précarité ruine peut-être l'édifice même de l'œuvre de Segalen dont la récente publication des *Œuvres* dans l'édition de la Pléiade inventorie les « briques et tuiles ». Christian Doumet le suggère dans la préface qu'il consacre à cette édition :

Ainsi les représentations qui s'attachent couramment au concept d'œuvre sont-elles, en présence d'un tel ensemble, amenées à vaciller. Comment reconnaître la forme nette, le geste accompli, le monde clos à travers ces pages raturées, trouées de blancs, suspendues à l'indécidable<sup>23</sup> ?

## Un « monument naturel » (Jaccottet)

À une « pensée de la pierre dont les [Caractères] prennent le grain »<sup>24</sup>, telle que la définissait Victor Segalen dans la préface de *Stèles*, Jaccottet est certes étranger. Il lui préfère la « dispersion naturelle des graines d'une plante », selon la définition de la *Semaison*, empruntée au Littré, qui deviendra le titre

18. Victor Segalen, *Stèles*, in *Œuvres I*, p. 726-727.

19. Victor Segalen, *Briques et tuiles*, in *Œuvres I*, p. 495.

20. Victor Segalen, *Stèles*, in *Œuvres I*, p. 724-725.

21. *Ibid.*, p. 758.

22. Victor Segalen, *Briques et tuiles*, in *Œuvres I*, p. 477.

23. Christian Doumet, « Préface », in Victor Segalen, *Œuvres I*, p. x.

24. Victor Segalen, *Stèles*, in *Œuvres I*, p. 705.

générique de ses *Carnets*. Toutefois, sa définition de la « demeure parfaite : un lieu dont l'ordonnance est souple, les murs poreux, la toiture légère », opposé aux « tombes que sont devenues tant d'églises »<sup>25</sup>, est étrangement proche du « monument indurable et léger » évoqué par Segalen. Dans le même recueil, Jaccottet fait du cerisier un « petit monument naturel »<sup>26</sup>.

Comment comprendre le sens de cette expression ? Dans *Paysages avec figures absentes*, sont présentées, d'une part, une inscription sur un autel dédié aux nymphes « dans une chapelle qui fut un petit temple », rappel d'un « temps presque impossible à imaginer où l'on croyait que les dieux habitaient les sources, les arbres, les montagnes »<sup>27</sup>, d'autre part, les peintures de Poussin où « tout l'espace devient monument ».

Les mesures sont amples et calmes. La terre et le ciel reçoivent leur part juste, et dans ce monde harmonisé il y a place pour les dieux et les nuages, pour les arbres et les nymphes. Le temps ici ne joue ni ne délire. Il est pareil à la lumière qui dore les dômes de feuillages et ceux des villes lointaines, les chemins et les rochers. À travailler aussi lentement les choses, il perd son tranchant. Les vieillards ont la majesté des forteresses, des pierres et justement de ces arbres nouveaux et sombres qui s'accordent bien aux rochers<sup>28</sup>.

L'antique architecture y est retrouvée dans la légèreté végétale (« les dômes de feuillage ») comme dans la morphologie humaine (« les vieillards ont la majesté des forteresses ») tout en maintenant à juste distance la référence aux murs de Troie et à ses vieillards. S'il ne tient pas son pouvoir de la pierre, du marbre ou du bronze (« le bel avantage que de finir sur la plaque d'une rue ou d'un monument de bronze ! “*Monumentum aere perennius...*” Il s'agit d'autre chose que de gloire »<sup>29</sup>), le monument, dans l'œuvre de Philippe Jaccottet, garde cependant la vocation mémorielle que suggère son étymologie (*monere*).

Dans les « Fragments soulevés par le vent » du *Cahier de verdure*, la découpe de la strophe sur la page compose un « tombeau-poème », à la façon de la « stèle-poème » analysée par Jean-Pierre Richard à propos de l'œuvre de Segalen, « forme courte, ramassée sur elle-même », « cadrée par un effet particulier de typographie »<sup>30</sup>, la clôture légère des astérisques remplaçant toutefois, chez Jaccottet, la clôture forte de la ligne noire de Segalen.

25. Philippe Jaccottet, *Cahier de verdure* [1990], in *Œuvres*, p. 756.

26. *Ibid.*, p. 748.

27. Philippe Jaccottet, *Paysages avec figures absentes* [1970, 1976], in *Œuvres*, p. 470.

28. *Ibid.*, p. 498.

29. Philippe Jaccottet, *Observations, 1951-1956* [1998], in *Œuvres*, p. 34.

30. Jean-Pierre Richard, « Espaces stélaires », in *Microlectures*, t. II, *Pages Paysages*, Paris, Seuil (Poétique), 1984, p. 109-156, *passim*.

L'autorité de l'épithète est cependant commune. Les subjonctifs d'ordre dans « Ordre aux bergers absents » (« qu'ils retiennent les biches qui s'échappent, [...] qu'ils dénouent une à une les tresses des ruisseaux, qu'ils épargnent les herbes rares de la combe et qu'ils fassent tinter l'ivoire des pierres dans la montagne où chaque arbre se tord en lyre ») semble une réécriture de l'épigramme des *Leçons* de 1977 (« Qu'il se tienne dans l'angle de la chambre. Qu'il mesure, comme il a fait jadis le plomb, les lignes que j'assemble en questionnant, me rappelant sa fin. Que sa droiture garde ma main d'errer ou de dévier, si elle tremble »<sup>31</sup>) et font étrangement écho aux « Nominations » de Segalen : « Qu'ils n'envient plus rien désormais aux sages, aux Saints, aux conseillers et aux généraux qui ne fuient pas devant l'ennemi, – car je décide : »<sup>32</sup>. Opposé à cette autorité, l'effacement du je (« Détrompez-vous ce n'est pas moi qui ai tracé toutes ces lignes [...] Le pire, ici, c'est qu'il n'y a personne, près ou loin »), dont on fit souvent l'emblème de la poésie de Philippe Jaccottet<sup>33</sup>, caractérise cependant également celle de Segalen, comme le souligne Christian Doumet qui analyse sa « défiance continue à l'endroit de la première personne du singulier »<sup>34</sup>.

### « Les signes seraient frères comme nous sommes friables »<sup>35</sup>

Le désir de Jaccottet d'inscription « dans la nature »<sup>36</sup> se manifeste surtout dans les textes d'hommage qu'il rédige pour ses amis morts, Francis Ponge et André du Bouchet, renouant le lien avec cet usage ancien des stèles que rappelle Segalen dans sa préface : « On les décorait d'inscriptions qui disaient les vertus et les charges du défunt »<sup>37</sup>. L'éloge de Jaccottet s'inspire des textes lus pour le défunt lors de son enterrement. Celui de Francis Ponge est une interrogation, dont se souviendra le *Cahier de verdure* de 1990, à partir de deux textes lus « au bord du gouffre », à Nîmes, le 10 août 1988 : réflexion sur la place du berger à partir de « L'Éternel est mon berger » et sur la « vérité verte » à partir d'un extrait de la *Fabrique du Pré*<sup>38</sup>. Celui d'André du Bouchet, *Truinas, le 21 avril 2001*, est placé sous la triple inspiration de

31. Philippe Jaccottet, *Leçons* [1977], in *Œuvres*, p. 449.

32. Victor Segalen, *Stèles*, in *Œuvres I*, p. 728.

33. « "L'effacement soit ma façon de resplendir" condense à merveille, pour Fabien Vasseur, le mythe de Jaccottet » (Philippe Jaccottet, *Le combat invisible*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes [Le savoir suisse], 2020, p. 13).

34. Christian Doumet, « Notice et notes – Briques et tuiles », in Victor Segalen, *Œuvres I*, p. 1003.

35. Philippe Jaccottet, *Cahier de verdure* [1990], in *Œuvres*, p. 775.

36. Voir *supra*, note 7.

37. Victor Segalen, *Stèles*, in *Œuvres I*, p. 704.

38. Philippe Jaccottet, « Nîmes, 10 août 1988 », in Ponge, *pâturages, prairies*, Paris, Le Bruit du temps, 2015, p. 12 ; « Préparons donc la page où puisse aujourd'hui naître une vérité qui soit

L'Avril d'André du Bouchet, d'un passage de *Mnémosyne* de Hölderlin et d'un extrait d'*Obermann* de Senancour.

Organisés de façon comparable, les deux hommages s'opposent cependant nettement, comme s'opposent l'éclat du soleil d'été à la lumière de la neige et l'ordre de l'enceinte du cimetière protestant de Nîmes au désordre du petit cimetière de Truinas bouleversé par les engins de chantier. Exhibition des entrailles de la Terre que « l'exaltation »<sup>39</sup> caractéristique de l'hommage destiné à Ponge édulcorait, ce désordre peut figurer également le « paysage en plein travail »<sup>40</sup> qu'est l'œuvre d'André du Bouchet. Le monument consacré à Malherbe, dont l'œuvre oublie « la richesse et la variété du monde naturel »<sup>41</sup>, fait un peu d'ombre à l'hommage destiné à Francis Ponge à qui est reprochée sa « glorification de l'art de glorifier »<sup>42</sup>. Le regard de Jaccottet va cependant chercher la trace d'une inscription de la nature dans le décor d'apparat du cimetière : « Je voyais en même temps les fougères sous les arbres prêtes à envahir tôt ou tard ce qu'on appelle le "champ du repos", à gagner sur les plus fiers, les plus massifs monuments »<sup>43</sup>. C'est dans l'hommage à André du Bouchet qu'elle s'inscrit avec le plus d'évidence grâce à la neige miraculeusement tombée en ce matin d'avril. Sa blancheur rappelle à Jaccottet la « page de neige du jardin » qu'il évoqua dans son texte d'avril 1972 intitulé « Au voyageur d'hiver (Gustave Roud) ». Celui-ci s'achève par ces mots : « Puissent-ils s'y inscrire encore nombreux, les signes fidèles : ne serait-ce qu'une feuille sèche ornée de givre, à défaut d'un pas humain, ou ces traces d'oiseaux qui prouvent le ciel : viatique d'un autre Voyageur d'hiver... »<sup>44</sup>. L'épisode inattendu de la chute de la neige, qui devient l'événement majeur de l'enterrement sans cérémonie d'André du Bouchet, peut apparaître comme l'un de ces « signes fidèles ». Opposées à la durable inscription dans la pierre, à la fermeté du tracé de la plume célébrée par Ponge<sup>45</sup>, les traces légères du « saupoudrage de neige »<sup>46</sup>

---

verte » (Francis Ponge, *La Fabrique du Pré*, Genève, A. Skira [Les Sentiers de la création], 1971, p. 151).

39. *Ibid.*, p. 9.

40. Philippe Jaccottet, [Note du 16 juillet 1957], in *Taches de soleil, ou d'ombre. Notes sauvagardées, 1952-2005* [2013], in *Œuvres*, p. 1577.

41. Philippe Jaccottet, « Deux héros, ou hérauts pongiens », in *Ponge, pâturages, prairies*, p. 29.

42. *Ibid.*

43. Philippe Jaccottet, « Nîmes, 10 août 1988 », in *Ponge, pâturages, prairies*, p. 10 et 11.

44. Philippe Jaccottet, *Œuvres*, p. 1582, note 14 (sur *Truinas*).

45. « Il faut parler, il faut forcer la plume à rendre un peu... Il faut parler, il faut tenir la plume... Il faut fixer la plume au bout des doigts, et que tout ce qu'on éprouve parvienne à elle et qu'elle le formule... Voilà bien l'exercice littéraire par excellence » (Francis Ponge, *Pochades en prose* [23 décembre 1947], in *Œuvres complètes I*, Bernard Beugnot [éd.], Paris, Gallimard [Bibliothèque de la Pléiade], 1999, p. 551-552).

46. Philippe Jaccottet, *Truinas, le 21 avril 2001* [2004], in *Œuvres*, p. 1206.

sont comparées à des « plumes abandonnées par une migration tardive »<sup>47</sup>. Évoquant la sépulture de l'Empereur, Segalen accordait également ses droits à une « vérité verte » : « Par-dessus, deux toits jaunes, aux tuiles peu jointes pour que la mousse y mette ses franges vertes »<sup>48</sup>.

Sensibles l'un et l'autre à la légèreté transitoire de l'inscription « dans la nature », Segalen et Jaccottet partagent également une défiance à l'égard de la caducité des accidents de l'Histoire à laquelle ils opposent la dure permanence de la pierre, garante de ce qui nous relie au passé. À l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, au moment de la chute de l'Empire chinois et à propos des stèles, Segalen indiquait que, dans « le vacillement délabré de l'Empire, elles seules impliquent la stabilité »<sup>49</sup>. À l'extrême fin du même siècle, retrouvant un cahier d'août 1968 dans lequel ses amis de la revue *L'Éphémère* célébraient les « événements de mai », Philippe Jaccottet oppose le récit de voyage de Bashô au « soulèvement de signes » admiré par Dupin : « Nulle révolte, ici, contre les pères ; mais la vénération de ce que le passé a eu de pur, comme telle stèle de mille ans qui, “*dévoilant l'esprit des Anciens*”, tire des larmes au voyageur »<sup>50</sup>.

Martine CRÉAC'H

*Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis*  
 («*Fabrique du littéraire*» – *FabLitt*, UR 7322)

47. Philippe Jaccottet, *Truinas, le 21 avril 2001* [2004], in *Œuvres*, p. 1207.

48. Victor Segalen, *Briques et tuiles*, in *Œuvres I*, p. 500.

49. Victor Segalen, *Stèles*, in *Œuvres I*, p. 703.

50. Philippe Jaccottet, « [juin 1990] », in *La Semaison. Carnets 1980-1994* [1996], in *Œuvres*, p. 942.